34133

LA FAUSSE AGNÉS

OU

LE POETE CAMPAGNARD,

COMÉDIE.

EN TROIS ACTES, EN PROSE.

Par Mr. NERICAULT DESTOUCHES.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.

BIBLIOTECA · LI CCHESI · PALLI

NAPLES

DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

ACTEURS.

LE BARON DE VIEUXBOIS.

LA BARONNE DE VIEUXBOIS.

ANGÉLIQUE, *leur Fille ainée*.

BABET, *leur Fille cadette*.

LEANDRE, *Amant d'Angélique*.

M. DES MAZURES, *autre Amant d'Angélique*.

LOLIVE, *Valet de Léandre*.

LE COMTE DES GUERETS, *Gentilhomme Campagnard*.

LA COMTESSE DES GUERETS.

M. LE PRESIDENT.

LA PRESIDENTE, *sa Femme*.

La Scéne est en Poitou, dans le Château du Baron.

LA FAUSSE AGNÉS

OU

LE POETE CAMPAGNARD,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÉNE PREMIÉRE.

LE BARON, ANGÉLIQUE.

LE BARON.

OH! ça, ma fille, parlez-moi naturellement. Je m'apperçois depuis quelques jours que vous êtes triſte & rêveuſe; ſans doute que vous regrettez le ſéjour de Paris?

ANGÉLIQUE.

Hélas!

LE BARON.

Voilà un hélas qui me fait voir que j'ai deviné juſte. Tu t'ennuyes ici, ma pauvre enfant.

ANGÉLIQUE.

Non, mon pere, je ne m'y ennuye pas, & ce ſéjour auroit mille agrémens pour moi, ſi on m'y laiſſoit diſpoſer de moi-même; mais à peine ſuis-je arrivée, qu'on parle de me marier, & avec qui? avec un Provincial. Que dis-je? un Provincial: un Campagnard; & qui pis eſt, un Campagnard bel eſprit. Quelle ſociété pour une fille comme moi, élevée dans le grand monde, & accoutumée au commerce des gens de la Cour & de Paris; les plus polis, & les plus ſpirituels!

LE BARON.

Ah! ma pauvre fille, l'éducation que ta tante t'a donnée te rendra malheureuſe. Tu as trop d'eſprit & de perfection pour ce pays-ci.

ANGÉLIQUE.

Eh! pourquoi voulez-vous donc m'y attacher?

LE BARON.

Moi; je ne veux rien. C'eſt ma femme qui veut.

ANGÉLIQUE.

N'êtes-vous pas le maître?

LE BARON.

Oui, corbleu, je le ſuis.

ANGÉLIQUE;

Mais ma mere vous engage toûjours à être de ſon avis.

LE BARON.

Je n'ai point de honte de l'avouer, c'eſt une fem-

femme d'un mérite prodigieux, d'une raiſon & d'un jugement au deſſus de ſon ſexe ; une femme qui m'aime à l'adoration ; quoiqu'il y ait vingt-cinq ans que nous ſommes mariés.

ANGÉLIQUE.

Ah ! s'il m'étoit permis de vous parler naturellement !

LE BARON.

Eh bien ! que me dirois-tu ?

ANGÉLIQUE.

Que ma mere abuſe de votre facilité.

LE BARON.

Et, en quoi, s'il vous plaît ?

ANGÉLIQUE.

En ce qu'elle vous fait rompre un mariage très-avantageux que ma tante avoit ménagé pour moi à Paris, & vous force à me faire épouſer un perſonnage qui ne me convient en aucune façon.

LE BARON.

Corbleu, Madame votre mere a raiſon. Ce Léandre dont vous êtes coëffée, n'eſt point du tout votre fait. Il y a quatre cents ans que dans ma famille nous ſommes gueux de pere en fils, pour n'avoir pas voulu nous méſallier, & je refuſerois pour mon gendre le plus riche parti de France, qui ne pourroit pas me prouver que ſes ancêtres ont marché aux premieres Croiſades.

ANGÉLIQUE.

Quel entêtement ! Le mérite ſe meſure-t-il à l'ancienneté des familles ? Ah ! mon pere, ſouffrirez vous qu'on m'arrache à ce que j'aime, pour me ſacrifier à ce que je n'aimerai point ?

LE BARON.

Ne te déſeſpére pas, mon enfant, tu verras aujourd'hui Monſieur des Mazures, & je te réponds qu'il te charmera.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous réponds qu'il me paroîtra tel qu'il eſt; c'eſt-à-dire, le plus ſuffiſant, le plus fat, & le plus ridicule de tous les hommes.

LE BARON.

Ouais, Mademoiſelle de Vieuxbois, vous êtes bien délicate! Comment faut-il donc qu'un homme ſoit fait pour vous plaire?

ANGÉLIQUE.

Comme Léandre. Qu'il ſoit honnête homme, qu'il ait vécu dans le monde, & qu'il y ait acquis cette politeſſe, ces manieres aiſées, nobles & gracieuſes, qui ne tiennent rien de la ſotte préſomption, du ridicule, & de l'affectation de la plupart des gens de Province.

LE BARON.

Ah! ſi votre mere vous entendoit raiſonner de la ſorte....

ANGÉLIQUE.

Aidez-moi à la déſabuſer de Monſieur des Mazures. Je me jette à vos genoux pour obtenir cette grace, & je me flatte que vous ne me la refuſerez pas.

LE BARON.

Je vous aime, ma fille, & je ferai de mon mieux pour que l'on ne force point vos inclinations.

ANGÉLIQUE.

Daignez dire quelques mots en faveur de Léandre.

LE

LE BARON.

Mais je ne le connois que de réputation. S'il étoit ici, je ſoutiendrois mieux ſa cauſe.

ANGÉLIQUE.

Eh bien ! promettéz-moi de prendre ſon parti, & je vous promets qu'il vous appuyera bientôt lui-même.

LE BARON.

Comment cela ſe peut il, s'il eſt à Paris ?

ANGÉLIQUE.

Il n'eſt pas ſi loin de nous que vous le croyez : Mais je ne puis vous en dire davantage à préſent ; voici ma mere.

SCÉNE II.

LE BARON, LA BARONNE, ANGÉLIQUE.

LA BARONNE, *tenant une lettre à la main.*

AH ! ma fille, que vous allez être heureuſe ! Monſieur des Mazures ſera ici dans un moment : Il me prévient ſur ſon arrivée, par une lettre en vers que je trouve admirable. Tenez, Mademoiſelle, liſez nous cette lettre, & apprenez la par cœur. Vous, Monſieur le Baron, écoutez de toutes vos oreilles.

ANGÉLIQUE, *lit.*

Pour vous voir au plutôt, couſine incomparable,
J'accours & par monts, & par vaux....

LA BARONNE.

C'eſt de moi qu'il parle, au moins.

ANGÉLIQUE.

Je le vois bien, Madame.

LA BARONNE.

Couſine incomparable! en vérité, ce garçon-là écrit bien!

ANGÉLIQUE, *lit.*

Pour vous voir au plutôt, couſine incomparable,
J'accours & par monts, & par vaux,
Brûlant d'être aux genoux du Soleil adorable,
Dont la poſſeſſion guérira tous mes maux.
(*faiſant la révérence.*)
Eſt-ce vous auſſi, Madame, qui êtes ſon ſoleil?

LA BARONNE.

Non, Mademoiſelle, cet article-là vous regarde.

ANGÉLIQUE.

Et de quels maux votre couſin veut-il que je le guériſſe.

LA BARONNE.

Cela eſt bien difficile à deviner! Ses maux ſont l'abſence, l'impatience, les inquiétudes, les peines, les tourmens de l'amour. N'eſt-il pas vrai, Monſieur le Baron?

LE BARON.

Cela s'entend, m'amour.

ANGÉLIQUE.

Comment puis-je lui cauſer tous ces maux, puiſqu'il ne m'a jamais vue?

LA BARONNE.

Quelle abſurdité pour une fille d'eſprit! ſur le récit que nous lui avons fait il s'eſt formé de vous une

une idée charmante : cette idée le preſſe, l'agite, le met tout en feu ; & quand une perſonne eſt toute en feu, vous m'avouerez qu'elle n'eſt pas à ſon aiſe. Je ſais ce que c'eſt que ces états-là, (*regardant tendrement le Baron.*) j'y ai paſſé, mon cher Baron.

LE BARON, *l'embraſſant.*

Et moi auſſi, mon aimable Baronne.

LA BARONNE, *à Angelique.*

Continuez.

ANGÉLIQUE, *lit.*

L'amour jour & nuit me lutine,
Et m'a tout criblé de ſes traits ;
Mais l'épouſe qu'on me deſtine.
Va me mettre à couvert de ſa main aſſaſſine,
Sous le retranchement de ſes divins attraits.

LA BARONNE.

Cet endroit ci n'eſt pas clair, mais c'eſt ce qui en fait la beauté.

LE BARON.

Aſſurément. Quand je lis quelque choſe, & que je ne l'entends pas, je ſuis toûjours dans l'admiration.

LA BARONNE, *à Angélique.*

Achevez.

ANGÉLIQUE.

Diſpenſez-m'en, s'il vous plaît.

LA BARONNE.

Achevez, vous dis-je. Il ſemble que vous ayez perdu le goût des bonnes choſes.

ANGÉLIQUE, *lit.*

La charmante Angélique eſt ſi ſpirituelle,

Qu'on

Qu'on eſt charmé, dit-on, de tout ce qu'elle dit:
Ainſi, puiſque l'hymen va m'unir avec elle,
J'épouſe, non un corps; mais j'épouſe un eſprit.

LA BARONNE.

En vérité, voilà une pointe admirable.

LE BARON.

Oh! cela eſt divin, cela eſt divin!

LA BARONNE.

Je voudrois bien ſavoir ſi vos beaux eſprits de Paris ſont capables de produire d'auſſi jolies choſes?

ANGÉLIQUE.

Non, en vérité, Madame, ils ont le goût trop ſimple pour cela.

LA BARONNE.

Vous m'avouerez qu'un homme de qualité qui fait de ſi beaux vers, doit trouver bientôt le chemin de votre cœur.

ANGÉLIQUE.

Je vous jure qu'il n'en approchera pas, s'il n'a point d'autre mérite que celui-là.

LA BARONNE.

Il me paroît que l'air de Paris vous a donné bien de la ſuffiſance.

ANGÉLIQUE.

Non, Madame, il m'a formé le goût.

LA BARONNE.

Vous nous prenez donc pour des grues, nous autres gens de Province.

ANGÉLIQUE.

A Dieu ne plaiſe.

LA BARONNE.

Monſieur le Baron ; avez vous donné ordre à votre Notaire de dreſſer les articles du Contrat?

LE BARON.

Pas encore, Madame la Baronne ; il n'y a rien qui preſſe.

LA BARONNE.

Il n'y a rien qui preſſe, Monſieur le Baron? Ne ſommes-nous pas convenus que nous ſignerions ce ſoir, & que nous ferions la noce tout de ſuite?

LE BARON.

Cela eſt vrai, mais Angélique ne me paroît pas ſi preſſée que nous. Donnons-lui le tems de connoître Monſieur des Mazures ; de lui rendre juſtice, & de prendre du goût pour lui.

LA BARONNE.

Eſt-ce là votre avis, mon cœur?

LE BARON.

Oui, m'amour, & je vous prie que ce ſoit auſſi le votre.

LA BARONNE.

Hélas! volontiers, ſi cela vous fait plaiſir.... Mais.... (*en lui faiſant des minauderies* ,) ſi vous vouliez bien ne me pas donner ce chagrin-là.... je vous aurois tant d'obligation!

LE BARON.

Eh! quel chagrin cela peut-il vous cauſer?

LA BARONNE, *en pleurant*.

Quel chagrin, cruel que vous êtes! Si le mariage ne ſe conclut pas ce ſoir, vous m'enterrerez demain matin.

LE

LE BARON.

Ah! je ne ſavois pas cela. Corbleu il ne ſera pas dit que ma femme ſoit morte pour avoir eu trop de complaiſance pour moi. Je ſuis votre Maître, mais je ne ſuis pas votre Tyran. Je vous confie tous mes droits; ordonnez, ma chere Baronne, ordonnez, & faites bien valoir mon autorité.

ANGÉLIQUE, *à part.*

Ah! mon pauvre pere, que vous êtes dupe!

SCÉNE III.

LA BARONNE; ANGÉLIQUE.

LA BARONNE, *s'eſſuyant les yeux.*

OH ça! Mademoiſelle, vous voyez qu'on n'appelle point ici de mes volontés, & que dès que je me ſuis mis quelque choſe en tête, il faut que cela paſſe. Ainſi, point de raiſonnement, & ſongez à m'obéir.

ANGÉLIQUE.

Daignez vous reſſouvenir que vous êtes ma mere, & que la tendreſſe que j'ai lieu d'attendre de vous, doit vous inſpirer la bonté d'entrer un peu dans mes ſentimens.

LA BARONNE.

Et le reſpect doit vous faire céder aux miens.

ANGÉLIQUE.

Je ne m'en éloignerai jamais que dans l'occaſion dont il s'agit.

LA

LA BARONNE.

C'eſt dans celle-ci préciſément que j'exige de vous une parfaite obéiſſance, & vous épouſerez dès ce ſoir M. des Mazures. Mais quel bruit eſt-ce que j'entends? C'eſt le Jardinier qui querelle ſon valet, apparemment.

SCÉNE IV.

LA BARONE, ANGELIQUE, LEANDRE, ET LOLIVE, *déguiſés en Payſan*.

LOLIVE, *à Léandre*.

OH, oh, Monſieur le pareſſeux, vous croyez donc que vous n'êtes ici que pour avoir les bras croiſés, & vous donner du bon tems?

LA BARONNE.

De quoi s'agit-il, Maître Pierre?

LOLIVE.

De ce coquin-là, qu'il n'y a pas moyen de faire travailler. Tu prétends donc, maître ivrogne, manger le pain des honnêtes gens, ſans le gagner?

LEANDRE.

Acoutez, maître Pierre, vous êtes un brutal, ſauf correction; mais je le ſuis auſſi quand je m'y boute.

LOLIVE.

Je ſuis un brutal, Monſieur le Marouſle! Si ce n'étoit le reſpect que j'ai pour Madame.....

AN-

ANGÉLIQUE.

En vérité, Maître Pierre, il me ſemble que vous maltraitez un peu trop ce garçon-là.

LOLIVE.

Avec votre parmiſſion, Mademoiſelle, ce ne ſont pas là vos affaires. (*à Léandre.*) Ah! je ſuis donc un brutal?

LEANDRE.

Morgué....

LOLIVE.

Morgué, taſtigué, ventregué, tu n'es qu'un ſot, entends-tu, Nicolas? Un fainéant, un ſac à vin, un....

ANGÉLIQUE.

Le pauvre garçon me fait pitié. Ne ſouffrez pas, Madame, que Maître Pierre le traite ſi rudement.

LA BARONNE, *à Lolive.*

Doucement, Maître Pierre, pourquoi l'accables-tu d'injures, & veux-tu me donner mauvaiſe opinion de lui?

LOLIVE.

Morgué, c'eſt qu'il veut ſe méler de jaſer, au-lieu de faire ſa beſogne.

LA BARONNE.

De jaſer! & ſur quoi?

LOLIVE.

Sur vous, ſur Monſieur le Baron, ſur Mademoiſelle Angélique.

LA BARONNE.

Ah, ah; ceci n'eſt pas mauvais! Et que dit-il de nous?

LO-

LOLIVE.

On le prendroit pour un innocent ; mais, morgué, ne vous y fiez pas : c'eſt un ſonge creux, je vous en avartis.

LA BARONNE.

Mais encore, que dit il de Monſieur le Baron ?

LOLIVE.

Il dit....

LEANDRE.

Ne l'écoutez pas, Madame, je vous prie.

LA BARONNE.

Pardonnez-moi, je ſuis bien aiſe de ſavoir vos penſées, Monſieur Nicolas, Hé bien ?

LOLIVE.

Hé bien, Madame, quand Monſieur le Baron nous ordonne quelque choſe, ſavez-vous bien ce que dit Nicolas ?

LA BARONNE.

Quoi ?

LOLIVE.

Morgué, ce dit il, ça mérite confirmation.

LA BARONNE.

Comment, confirmation ? Qu'eſt-ce que cela ſignifie ?

LOLIVE.

Ça ſignifie qu'il ſe moque des ordres de Monſieur, & qu'il ne veut jamais les ſuivre, qu'après que vous les avez confirmés.

LA BARONNE.

Mais vraiment cela n'eſt point ſot ;

LOLIVE.

Enſuite il ſe met à parler de vous, & il n'y a pas moyen de le faire finir.

LA

LA BARONNE.

A parler de moi? Et quels ſont ſes diſcours?

LOLIVE.

Par la ventreguoi, ce dit-il, la brave femme que c'te Madame la Baronne! All'a pu d'eſprit dans ſon petit doigt, que Mr. le Baron dans tout ſon corps. Morgué, qu'alle a bon air! qu'alle a bonne meine! Que je ſis aiſe quand je la vois!

LA BARONNE.

Ce pauvre Nicolas! ſa phyſionomie m'a plu d'abord!

LEANDRE.

Grand marci, Madame.

LA BARONNE, *à Angélique.*

Il n'eſt point mal bâti, ce garçon-là.

ANGÉLIQUE.

Non vraiment, Madame.

LEANDRE, *faiſant des révèrences niaiſes.*

Ah! vous vous moquez.

LA BARONNE.

Il a les yeux vifs, & le regard touchant.

ANGÉLIQUE.

Oui, je m'en apperçois.

LEANDRE, *tournant ſon chapeau.*

Oh! pour ce qui eſt d'en cas de ça....

LA BARONNE.

Hé, que penſe-t-il de ma fille?

LOLIVE.

Oh, diſpenſez-moi de le dire en préſence de Mademoiſelle.

LA BARONNE.

Non, je veux ſavoir à fond tous ſes ſentimens. Cela me divertit.

LOLIVE.

Hé bien, Madame, puiſqu'il faut vous déclarer tout, Mademoiſelle n'a pas le bonheur de lui plaire.

ANGÉLIQUE, *en ſouriant.*

Je ſuis fort malheureuſe, Monſieur Nicolas.

LEANDRE, *cachant ſon viſage avec ſon chapeau.*

Oh! pardonnez-moi, Mademoiſelle.

LOLIVE.

Il dit, Madame, qu'elle a l'air d'être votre Mere, & que vous avez l'air d'être ſa fille.

ANGÉLIQUE.

Il a raiſon.

LEANDRE.

Ça vous plaît à dire.

LOLIVE.

Et qu'il aimeroit mieux épouſer vingt femmes comme vous, l'une après l'autre, que deux filles comme Mademoiſelle.

LA BARONNE.

Cela eſt réjouiſſant. Tiens, Nicolas, voilà de quoi boire à ma ſanté.

LEANDRE.

Oh! Madame.

LA BARONNE.

Prends, te dis-je; Maître Pierre, je vous défends de maltraiter ce garçon-là, ni d'effets, ni de paroles.

LOLIVE.

Ça ſuffit.

LA BARONNE.

Je veux qu'on le ménage, qu'on ait des égards pour lui. A propos, il faut que j'aille donner mes ordres pour le dîner. Je prétends qu'il ſoit magnifique, & digne de la compagnie qui nous vient. Retournez à votre jardin, mes enfans. Un petit mot, Nicolas: Je vous ordonne de m'apporter un bouquet tous les matins; n'y manquez pas, je vous en avertis.

LEANDRE.

Ho! je n'ai garde.

SCÉNE V.

ANGÉLIQUE, LEANDRE, LOLIVE.

(*Dès que la Baronne eſt ſortie, ils ſe mettent tous trois à rire, en regardant ſi on ne les écoute point.*)

LOLIVE.

HÉ bien, qu'en dites-vous, Mademoiſelle? Ne jouons-nous pas bien nos rôles?

ANGÉLIQUE.

A ravir, & vous m'avez extrêmement divertie l'un & l'autre; il n'y a qu'une choſe qui m'a choquée, c'eſt que tu traites ton Maître trop rudement.

LO-

LOLIVE.

C'eſt pour mieux cacher notre jeu. D'ailleurs je vous avoue que je ne ſuis pas fâché de prendre un peu ma revanche. Quel plaiſir pour un valet de chambre, d'appeller impunément ſon Maître, marouffle, ivrogne, coquin, pareſſeux! Je rends aujourd'hui à Monſieur les belles épithetes dont il m'honore tous les jours.

LEANDRE, *en riant.*

Mon tems reviendra. Laiſſe-moi faire. Mais ſupprimons les diſcours inutiles. Laiſſez-moi jouir, belle Angélique, de la liberté qui me reſte encore, de baiſer cette main qu'on veut me ravir.

ANGÉLIQUE.

N'oubliez pas au moins de porter tous les matins un bouquet à ma Mere.

LOLIVE.

Vous n'y perdrez pas vos pas, Nicolas.

ANGÉLIQUE.

Tout de bon, Léandre, n'êtes vous pas flatté de cette commiſſion?

LEANDRE.

En vérité, je vous admire. Comment pouvez-vous être aſſez tranquille pour me plaiſanter dans l'état où nous nous trouvons? Songez-vous que mon Rival eſt ſur le point d'arriver?

ANGÉLIQUE.

Et de m'épouſer, qui pis eſt. Le danger eſt encore plus preſſant que vous ne croyez. Ma Mere veut qu'on ſigne aujourd'hui le Contrat, & que la noce ſe faſſe immédiatement après.

LEANDRE.

Et c'eſt en riant que vous m'annoncez cette nouvelle ? C'eſt donc là la récompenſe de ma fidélité? Ce ſont donc là les fruits de la foi que nous nous ſommes donnée ?

ANGÉLIQUE.

Ah, vous voilà monté ſur le ton tragique ! Il vous ſied fort bien, Léandre, & vous déclamez à merveille : mais je n'aime point ce ton là, rentrons dans le naturel. Le péril eſt preſſant, je l'avoue ; cependant il n'eſt pas inévitable. Léandre, je vous aime plus que jamais, & je vous jure que je n'aimerai, & n'épouſerai jamais que vous. Voilà le premier point de mon diſcours.

LOLIVE.

Venons au ſecond.

ANGÉLIQUE.

Monſieur des Mazures arrive aujourd'hui pour m'épouſer ; & moi, j'ai deux moyens pour éviter ce malheur,

LOLIVE.

Primò ?

ANGÉLIQUE.

De le dégoûter de ma perſonne, & de le forcer à rompre ſes engagemens.

LOLIVE.

Fort bien. Secundò ?

ANGÉLIQUE.

De me ſauver d'ici par la petite porte du jardin dont j'ai la clef, & de m'aller jetter dans un Couvent, ſi le premier expédient ne réuſſit pas.

LEAN-

LEANDRE.

Hé ! comment pourriez-vous réuſſir à dégoûter de vous mon Rival? Cela eſt impoſſible, vous êtes trop parfaite.

ANGÉLIQUE.

Ne vous aveuglez point, & laiſſez-moi faire ; mais il faut que de votre côté vous travailliez adroitement à faire revenir ma mere de ſes préjugés pour lui.

LOLIVE.

Nous avons déjà concerté différens moyens pour cela.

ANGÉLIQUE.

Je connois à fond le perſonnage qu'on me deſtine. C'eſt un Provincial très-fat, qui a la folie de ſe croire le plus grand génie de l'Univers, & qui s'eſt mis en tête qu'une fille n'a de mérite qu'autant qu'elle a de ſcience & d'eſprit. Mon deſſein eſt d'avoir au plutôt quelques converſations particulieres avec lui, & d'y affecter tant de naïveté, d'ignorance & de bêtiſe, qu'il ne puiſſe pas me ſouffrir.

LEANDRE.

Rien n'eſt mieux imaginé. D'ailleurs il ne ſera pas édifié des diſcours que nous lui tiendrons Lolive & moi, & nous nous promettons....

ANGÉLIQUE.

Paix, voici ma petite ſœur.

SCENE VI.

ANGÉLIQUE, LEANDRE, LOLIVE, BABET.

BABET.

MA ſœur, ma ſœur, je viens vous faire mon compliment.

ANGÉLIQUE.

Et ſur quoi ?

BABET.

Sur l'arrivée de votre prétendu.

ANGÉLIQUE.

Monſieur des Mazures eſt ici ?

BABET.

Je viens de le voir.

ANGÉLIQUE.

Que je ſuis malheureuſe.

BABET.

Que vous êtes heureuſe, au contraire ! Vous allez être mariée. En vérité, les ainées ont un beau privilége, de paſſer comme cela devant leurs cadettes. Ah ! c'eſt toi, Maître Pierre. Bonjour, bonjour, Nicolas.

LEANDRE.

Mademoiſelle Babet, votre ſerviteur. Que vous êtes jolie !

BABET.

Vraiment oui, je la ſuis ; je le ſais bien ; c'eſt ce

ce qu'on me disoit tous les jours à Paris, quand nous y demeurions, ma sœur & moi : Mais ici, il n'y a personne que toi qui me le dise.

ANGÉLIQUE, *à Léandre.*

Si vous la faites jaser, en voilà pour jusqu'à ce soir.

BABET.

Laissez-nous dire, & allez voir votre prétendu, qui vous attend avec impatience.

ANGÉLIQUE.

Enfin, le voilà donc arrivé.

BABET.

Et très-arrivé, je vous jure. Je l'ai vu descendre de carrosse. Ah, le beau carrosse ! Je crois que c'est un Fiacre de rencontre qu'il a acheté à Paris. Les glaces en sont vitrées à petits carreaux, comme les fenêtres de ma chambre.

LOLIVE.

Cela est d'un goût tout nouveau.

BABET.

Ses trois chevaux sont encore plus étonnans que son carrosse.

ANGÉLIQUE.

Comment, il est venu à trois chevaux ?

BABET.

Oui, en arbalete. Celui qui fait la pointe est noir, borgne & boiteux.

LÉANDRE.

Fort bien.

BABET.

Le second est gris pommelé, le troisieme est de toutes couleurs, & plus haut d'un pied que les

deux autres, & ſi maigre, ſi maigre que les os lui percent la peau.

ANGÉLIQUE.

Voilà le digne équipage d'un Poëte de campagne.

LOLIVE.

Ma foi, il eſt encore mieux monté que ceux de Paris.

BABET.

Comment, Maitre Pierre, vous avez donc été à Paris?

LOLIVE.

Oh! voirement oui, Mademoiſelle, j'y ai exercé mon métier pendant plus de cinq ans.

BABET.

Je ſuis bien trompée, ſi je ne vous y ai vu.

ANGÉLIQUE.

Je ne puis m'empêcher de rire de la deſcription qu'elle vient de nous faire du Char pompeux de Monſieur des Mazures.

BABET.

C'eſt une choſe à voir. Croiriez-vous bien cependant que ces trois bêtes écloppées ont voituré ici cinq Originaux, ſans compter le cocher & deux Manans qui étoient derriere le carroſſe? Auſſi ſe ſont-elles couchées en arrivant.

LOLIVE.

Les pauvres animaux n'en releveront pas.

ANGÉLIQUE.

Et qui ſont donc ces quatre perſonnes qui font cortege à Monſieur des Mazures?

BABET.

Monſieur le Comte & Madame la Comteſſe des Guerets, Monſieur le Préſident de l'Election, & Madame ſa chere épouſe; car c'eſt ainſi qu'il l'appelle.

LOLIVE.

Et comment diable, avoient-ils pu s'emballer tous enſemble?

BABET.

Comme le Carroſſe ne peut tenir que trois perſonnes, Madame la Comteſſe étoit ſur les genoux de Monſieur des Mazures, & Madame la Préſidente ſur ceux de Monſieur le Comte. Ils diſent que cela s'eſt fort bien paſſé, excepté qu'ils ont verſé deux fois en chemin. Bêtes & gens, tout eſt crotté depuis la tête juſqu'aux pieds.

ANGÉLIQUE.

Et n'y a-t-il perſonne de bleſſé?

BABET.

Perſonne.

ANGÉLIQUE.

Quoi! pas même Monſieur des Mazures?

BABET.

Il en eſt quitte pour une boſſe à la tête, & deux ou trois écorchures, parce qu'heureuſement ils ont verſé dans la boue.

ANGÉLIQUE.

Que n'ont-ils verſé dans la riviere!

BABET.

J'entends du bruit, c'eſt apparemment la compagnie qui vient pour vous voir.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je m'en vais me cacher, pour la voir le plus tard que je pourrai. (*à Leandre.*) Suivez-moi, Nicolas.

BABET.

Maître Pierre, allons jaser dans le jardin.

SCÉNE VII.

LE BARON, LA BARONNE, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, MONSIEUR DES MAZURES.

(*On ouvre les deux battans de la porte du fond du Théâtre, où l'on voit tous les Acteurs qui doivent entrer, faire de grandes cérémonies.*

LA COMTESSE.

MAdame la Baronne.

LA BARONNE.

Ah ! Madame la Comteſſe, je ſuis dans mon Château, & vous me permettrez d'en faire les honneurs.

LA COMTESSE.

Paſſez donc, s'il vous plaît, Madame la Préſidente.

LA PRESIDENTE, *d'un ton précieux.*

Juſte Ciel ! que me propoſez-vous, Madame la Comteſſe.

LA

LA COMTESSE.

Hé! de grace, Madame la Préſidente.

LA PRESIDENTE.

Mais, mais en vérité, vous me rendez confuſe, Madame la Comteſſe.

LA COMTESSE.

Mais, Madame..

LA PRESIDENTE.

Mais, Madame.

LA COMTESSE.

Je m'en vais donc m'en retourner.

LA PRESIDENTE.

Et moi auſſi, je vous aſſure.

M. DES MAZURES, *ſe mettant entr'elles :*

Je vois bien, Meſdames, qu'il vous faut l'entremiſe d'un homme de tête, pour ajuſter ce différend. Donnez-moi la main l'une & l'autre.

(*Elles lui donnent la main, & il les tire toutes deux enſemble ſur le Théâtre, aprés quoi le Comte & le Préſident font les mêmes cérémonies à la porte ; le Baron, & la Baronne allant tantôt à l'un, & tantôt à l'autre, pour les faire paſſer.*)

LE COMTE.

Monſieur le Préſident, j'eſpére que vous ne ſerez pas ſi cérémonieux que Madame la Préſidente.

LE PRESIDENT.

Monſieur le Comte, je ſais auſſi bien mon devoir que ma chere épouſe.

LE COMTE, *d'un ton bruſque.*

Oh! parbleu, vous paſſerez.

LE PRESIDENT, *d'un ton doucereux*:

Sur mon honneur, je ne paſſerai pas.

LE COMTE, *s'appuyant d'un côté de la porte.*

Je demeurerai donc ici juſqu'à ce ſoir.

LE PRESIDENT, *s'appuyant de l'autre côté.*

Et moi, je garderai mon poſte juſqu'à demain matin.

LE COMTE.

Tête-bleu; on m'aſſommera plutôt que de me faire démarer d'ici.

LE PRESIDENT.

Et on m'écorchera tout vif, plutôt que de me faire faire un pas.

M. DES MAZURES.

Vous verrez, Meſſieurs, que je ſuis deſtiné à terminer ici toutes les diſputes de civilité.

(*Il ſort, leur donne la main comme aux Dames, pour les faire paſſer tous deux enſemble, ils réſiſtent l'un & l'autre, & il les tire ſi fort qu'il fait un faux pas, tombe, & les entraîne avec lui.*)

(*ſe relevant avec peine.*)

C'eſt une belle choſe que la politeſſe! Croiriez-vous bien qu'elle ne regne plus que dans les Provinces? Vivè les Provinces pour les manieres! On ſe pique à Paris d'un petit air aiſé, qui eſt la groſſiéreté même.

LA COMTESSE.

Vous me ſurprenez. Je croyois que c'étoit à Paris où l'on apprenoit les belles manieres.

M. DES

M. DES MAZURES.

Hé, ſi donc, avec votre Paris! On n'y a pas le ſens commun. Le diable m'emporte, Madame, ſi on y ſait ce que c'eſt que cérémonie. Qu'un homme de qualité comme moi, par exemple, paſſe dans vingt rues de ſuite, il ne ſe trouvera pas un faquin qui le regarde, ni qui s'aviſe de le ſaluer. Les conditions n'y ſont point diſtinguées. Un petit Commis de Douane y marche auſſi fiérement qu'un Colonel; & vous prendriez une Procureuſe au Châtelet pour une Préſidente.

LA PRESIDENTE.

Pour une Préſidente! mais, en vérité cela eſt monſtrueux.

M. DES MAZURES.

Je veux être un coquin, Madame, ſi je n'en ſuis ſcandaliſé juſqu'au fond du cœur. La premiere viſite que je rendis à Paris, ce fut chez une Dame de condition, qui a l'honneur d'être un peu de mes parentes. Vous jugez bien que je pris la précaution de me faire annoncer, afin qu'on me fit les civilités qui m'étoient dûes. Je crus qu'au nom de M. des Mazures, il s'alloit faire un mouvement général, & que chacun ſe leveroit pour m'offrir ſa place.

LA BARONNE.

Cela étoit dans l'ordre.

M. DES MAZURES.

Je veux être damné, ſi de dix hommes, & d'autant de Dames qui jouoient dans la ſalle, une ſeule ame ſe leva pour me faire honneur. La Dame du logis, ſans quitter ſes cartes, ni ſouffrir que per-

perſonne s'interrompit, ſe contenta de s'écrier: holà, quelqu'un, approchez un ſiege à Monſieur; enſuite, après m'avoir invité légérement à m'aſſeoir, elle ſe remit à jouer ſur nouveaux frais. Quand je ſortis, je fis grand bruit, afin que tout le monde ſe levat pour me reconduire.

LE BARON.

Hé bien?

M. DES MAZURES.

Bon, j'étois hors de la ſalle, qu'on ne s'étoit pas ſeulement apperçu que je me fuſſe levé. J'allai dans deux ou trois autres maiſons. Croiriez-vous bien que j'y fus reçu avec auſſi peu de cérémonie?

LA COMTESSE.

En vérité, cela crie vengeance.

M. DES MAZURES.

Oh! je me vengeai bien auſſi.

LE BARON.

Et de quelle maniere?

M. DES MAZURES.

Parbleu, je ne reſtai que vingt-quatre heures à Paris, & j'en partis ſans aller à la Cour.

LA PRESIDENTE.

Je crois que tout Paris fut bien mortifié.

M. DES MAZURES.

Ah! je vous en réponds.

LA COMTESSE.

Voilà comme il faut montrer à vivre à une ville impolie.

M. DES MAZURES.

Mais le feu de ma converſation m'entraîne, & me

me fait oublier que mon Soleil n'eſt point ici.

Ne puis-je ſavoir en quels lieux
Il fait briller le feu des rayons de ſes yeux ?

LA BARONNE.

Je crois, Dieu me le pardonne, qu'il nous parle en vers.

LA COMTESSE.

Vraiment oui, Madame, cela ne lui coûte rien.

M. DES MAZURES.

La langue des Dieux eſt ma langue maternelle.

LA COMTESSE.

Qu'il a d'eſprit!

M. DES MAZURES, *d'un air de confiance.*

Oh! Madame.

LA PRESIDENTE.

Il en a plus qu'il n'eſt gros.

M. DES MAZURES.

Mais, mais, Madame.

LA BARONNE.

Il eſt toûjours brillant, & toûjours nouveau.

M. DES MAZURES.

Oh! palſangbleu, Madame ..., Je m'en vais bien m'exercer avec le bel Ange qu'on me deſtine; car on dit que c'eſt un prodige.

LA BARONNE.

Ecoutez, ce n'eſt pas parce qu'elle eſt ma fille, mais je vous avertis qu'elle vous ſurprendra.

LE BARON.

C'eſt une fille qui ſait tout.

M. DES MAZURES.

Parbleu, nous aurons de vives converſations; que de

de saillies, que de pointes, que de fines équivoques !

Je brûle de voir cette belle
Qui va me donner le transport :
Déjà mon cœur ne bat plus que d'une aile,
A l'aide ! je meurs, je suis mort.

LA COMTESSE *embrassant la Baronne.*

Ma chere Baronne, c'est un impromptu.

LA BARONNE.

Qui n'est pas fait à loisir, je vous en réponds.

LE BARON, *frappant de sa canne.*

Corbleu, voilà un furieux génie !

LA PRESIDENTE.

C'est une source inépuisable.

LA COMTESSE.

Il surprend toûjours.

LA BARONNE.

Il ne dit pas un mot qui ne mérite d'être imprimé.

(Pendant tous ces applaudissemens, M. des Mazures se mire, & s'ajuste en sifflant.)

M. DES MAZURES.

Je veux vous conter la dispute que j'ai eue avec deux beaux esprits de Paris, que je fis bien bouquer. Un jour....

LA BARONNE.

Vous nous conterez cela dans le jardin. Allons y faire deux ou trois tours, en attendant qu'on ait servi.

M. DES

M. DES MAZURES:

Allons, mon tendre cœur, à chaque instant s'enflamme,
Je brûle de trouver cet objet sans pareil;
Ses yeux remplis de feux vont pénétrer mon ame;
Comme l'Aigle, les miens vont fixer le Soleil.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIÉRE.

LA BARONNE, LEANDRE, LOLIVE.

LEANDRE.

PArgué, Madame, je ne ſaurois deviner pourquoi vous nous querellez. J'avons eu deſſein de faire honneur à votre gendre. Je l'y avons fait de biaux complimens, qu'il a pris pour des injures. Eſt-ce notre faute s'il a l'eſprit mal tourné. Il eſt fâché? Eh bian, qu'il ſe défâche. Je m'en gobarge.

LA BARONNE.

Ah, ah, ceci n'eſt pas mauvais. Vous faites l'entendu, Monſieur Nicolas? mais ne le prenez pas ſur ce ton-là, car je pourrois bien vous chaſſer, je vous en avertis.

LEANDRE.

Eh bian, bian, ſi vous me chaſſez, je ſais bian ce que je ferai.

LA BARONNE.

Et que ferez-vous?

LEANDRE, *mettant les mains ſur ſes côtés.*

Je m'en irai.

LA

LA BARONNE.

Le petit brutal ! Et moi, je veux que vous reſtiez. Maître pierre, faites-lui donc entendre qu'il me manque de reſpect.

LOLIVE.

Ecoute, Nicolas, il n'y a qu'un mot qui ſarve. Madame eſt fâchée contre toi, mais alle eſt fâchée d'être fâchée. Allons, demande-lui pardon bien tendrement ; n'eſt-ce pas, Madame ?

LA BARONNE.

Tendrement, reſpectueuſement, comme il voudra.

LEANDRE.

Pardon ? je n'en ferai rien ; alle eſt trop affolée de ſon M. des Mazures.

LA BARONNE.

Mais, dis-moi, tu n'approuve donc pas que je lui donne ma fille ?

LEANDRE.

Non, Morgué, je ne l'approuve pas.

LOLIVE.

Ah ! vraiment il n'a garde. Depuis que vous voulez marier votre couſin à Mademoiſelle Angélique, Nicolas eſt devenu de ſi mauvaiſe himeur, qu'il n'y a pas moyan de vivre avec ly.

LA BARONNE.

Cela eſt admirable ! Et de quoi vous melez-vous ?

LEANDRE.

C'eſt que je ſis amoureux....

LA BARONNE, *en colere*.

De ma fille ?

LEANDRE.

Non, de votre honneur. Tout le monde ſe moquera de vous, ſi vous faites ce mariage-là.

LA BARONNE, *en riant*.

Je vous dis qu'il faudra que je le conſulte pour diſpoſer de ma fille.

LEANDRE.

Morgué, vous n'en feriez pas pus mal. Si vous me conſultiez, je ſais bian à qui vous la bailleriez.

LOLIVE.

Et moi auſſi.

LA BARONNE.

Et à qui?

LEANDRE.

A celui qu'alle aime, & non à celui qu'alle n'aime pas.

LA BARONNE.

Oh, oh! tu me parois bien inſtruit; eſt-ce que ma fille t'a choiſi pour confident?

LEANDRE.

Non? Mais je bouttrois ma main au feu, qu'alle eſt enragée d'épouſer M. des Mazures, & alle n'a pas tort.

LA BARONNE.

Elle n'a pas tort?

LEANDRE.

Non voirement. Il n'y a pas pus d'une heure que je connois votre couſin, & je ne pis le ſouffrir, moi qui vous parle. Sa philoſomie m'a choqué d'abord, je vous le dis tout net; & je me ſis morgué bian apparçu que Mademoiſelle Angélique

eu

en étoit encore pus choquée que moi.

LA BARONNE.

Cela n'importe; je veux qu'elle l'épouſe.

LEANDRE.

Oh! vous voulez, vous voulez; ça eſt bian aiſé à dire; mais ça n'eſt pas encore fait, je vous en avartis.

LA BARONNE.

Non, mais cela ſera fait ce ſoir, indubitablement.

LEANDRE.

Ça cauſera du charivari, je vous le prédis.

LA BARONNE.

Je me moque de tout, il faut qu'elle obéiſſe.

LEANDRE.

Et ſi alle ne le peut pas? Ne m'avez-vous pas dit, maître Piarre, que vous l'y aviez entendu parler avec Mademoiſelle Babet, d'un certain Monſieur qu'alle aimoit à Paris, & que ſa tante vouloit l'y bailler pour mari?

LOLIVE.

Oui, morgué. Alle en eſt bien aſſottée. Alle dit que c'eſt un homme noble, qui n'a pas pus de vingt-cinq ans, qui a biaucoup de bian, qui eſt Colonel, qui eſt bian bâti, qui a de l'eſprit, de l'eſprit comme un enragé, & qui a été ſi fâché, ſi fâché quand alle eſt partie pour en épouſer un autre, qu'il a juré ſon grand juron, que ſi ça ſe faiſoit, il viandroit ici tout exprés pour couper les oreilles à votre gendre.

LA BARONNE.

Pour lui couper les oreilles?

LEANDRE.

Oui, & qu'il les attacheroit à la grande porte de votre chaquiau.

LA BARONNE.

Qu'il vienne, qu'il vienne, & qu'il ſe joue à M. des Mazures, il trouvera à qui parler. Mon couſin eſt de mon ſang, & cela lui ſuffit pour prêter le collet à tous les godelureaux de Paris. Mais le voici fort à propos. Demeurez, il faut que je l'avertiſſe de ce que vous venez de m'apprendre.

SCÉNE II.

LA BARONNE, LEANDRE, LOLIVE, M. DES MAZURES.

LA BARONNE, *allant au devant de ſon couſin qui rêve.*

MOn cher couſin, je ſuis dans une alarme effroyable.

M. DES MAZURES.

Comment? De quoi s'agit-il?

LA BARONNE.

Il s'agit de ce que vous courez riſque de la vie.

M. DES MAZURES.

Couſine incomparable, je crois que vous avez raiſon. Je ſuis en danger de mourir d'impatience. Je cherche par-tout Mademoiſelle votre fille; je la de-

demande à tous les Echos d'alentour; ils ſont ſourds à ma voix, & je ne puis trouver ma Déeſſe. J'ai un torrent de belles penſées qui vont me ſuffoquer, ſi elle ne vient pas leur ouvrir le paſſage.

L'enthouſiaſme me poſſéde;
Inhumaine, barbare, accourez à mon aide!

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu! treve aux belles penſées. Je vous dis....

M. DES MAZURES.

Angélique eſt un Ange, & ſes divins appas
Font dans mon tendre cœur un terrible fracas.

LA BARONNE.

Faites-moi la grace de m'écouter.

LEANDRE, *à Lolive.*

Quel original!

M. DES MAZURES, *à part.*

Oui, elle eſt toute charmante, autant que j'en puis juger pour l'avoir entrevue un inſtant.

LA BARONNE.

Nous en parlerons une autre fois; ſachez....

M. DES MAZURES, *à part.*

Mais elle m'a piqué au vif, la petite fripponne:

LA BARONNE.

Je vous dis....

M. DES MAZURES.

Car je vois qu'elle me fuit pour échauffer mon amour.

LA BARONNE.

Oh! ne m'écoutez donc pas.

M. DES MAZURES.

Vous avez beau dire, je comprends ſon adreſſe.

Rien n'eſt plus délicat, ni plus ſpirituel.

LA BARONNE.

Mon couſin, vous moquez-vous de moi?

M. DES MAZURES.

C'eſt vous qui me plaiſantez. Mais que veulent dire toutes les mines que me fait ce nigaud-là?

LA BARONNE.

Ne vous y trompez pas, il n'eſt pas ſi ſot que vous le croyez.

M. DES MAZURES.

Parbleu! il en a pourtant bien la mine.

LEANDRE.

Patience, Monſieur des Mazures, je vous ferons connoître qui je ſommes.

LOLIVE.

Il y a des gens dans ce bas monde, qui pourront bian rabattre votre caquet.

M. DES MAZURES, *d'un air important.*

Dites moi un peu, Meſſieurs les faquins, qui ſont les gens qui rabattront mon caquet?

LEANDRE, *le contrefaiſant.*

Je ne nommons parſonne.

LOLIVE, *le contrefaiſant auſſi.*

Rira bian qui rira le darnier.

M. DES MAZURES.

Qui rira le darnier. Je crois, Dieu me le pardonne, que ces marauds-là me menacent. Sans le reſpect que j'ai pour vous, ma couſine, je leur apprendrois à parler à un homme de ma qualité.

LEANDRE, *lui frappant rudement ſur l'épaule.*

Ne vous échauffez pas, Monſieur des Mazures;

ça

ça pourroit avoir queuque mauvaiſe ſuite.

LOLIVE, *faiſant de même.*

Ça eſt vrai, ça eſt vrai. Crachez des vars tout votre ſou, mais par la ventregoi, ne geſticulez point, je vous en avartis.

M. DES MAZURES.

Il eſt vrai que je me déshonorerois en châtiant moi-même une ſi vile canaille; mais ſi j'appelle mes gens, je leur ferai donner les étrivieres.

LOLIVE.

Vos gens? Sont ils auſſi vigoureux que vos chevaux?

LEANDRE.

On voit bian qu'ils ſont au ſarvice d'un Poëte. Ils ont, morgué, les dents pus longues que les bras.

M. DES MAZURES, *mettant la main ſur la garde de ſon épée, Leandre & Lolive ſe mettent à rire.*

Il faut que j'anéantiſſe ces marauds-là.

LA BARONNE, *l'arrêtant.*

Que faites-vous, mon couſin? Seriez-vous aſſez emporté pour frapper mes gens devant moi?

M. DES MAZURES, *d'un ton tragique.*

Rendez grace au reſpect que j'ai pour la Baronne: Sortez, faquins, ſortez, c'eſt moi qui vous l'ordonne.

(*Léandre & Lolive ſe mettent à rire encore plus fort.*)

LA BARONNE.

Retirez-vous, mes enfans, & ſongez aux égards que vous devez à un Gentilhomme qui a l'honneur de m'appartenir.

LO-

LOLIVE.

Je ſortons pour vous obéir ; mais, taſtigué, je varrons s'il nous fera bailler les étrivieres.

LEANDRE.

Je vous baiſons les mains, M. des Mazures, (*d'un ton tragique, comme celui qu'a pris M. des Mazures;*) venez promener vos belles penſées dans notre jardin, & je vous régalerons d'une ſalade.

(*Ils s'en vont en ſe moquant de lui.*)

SCÉNE III.

LA BARONNE, M. DES MAZURES.

M. DES MAZURES.

VOilà deux marouſſes bien effrontés! Il ſemble qu'on les ait payés pour m'inſulter; mais s'ils continuent, ma belle couſine, je ſerai obligé, en conſcience, de les faire aſſommer.

LA BARONNE.

Il y a ici quelque deſſous de cartes que nous ne voyons pas. Ne ſeroit-ce point ma fille qui feroit agir, & parler ces gens-ci?

M. DES MAZURES.

Et à quel propos?

LA BARONNE.

Afin de me refroidir pour vous.

M. DES

M.DES MAZURES.

Vous croyez donc qu'elle ne m'aime pas ?

LA BARONNE.

Oui vraiment, je le crois.

M.DES MAZURES.

Mais je vous réponds, moi, qu'elle m'épouſera de tout ſon cœur.

LA BARONNE.

Et ſur quoi fondez vous cette confiance ?

M.DES MAZURES.

Sur deux raiſons ſans replique. Mon mérite, & ſon bon goût.

LA BARONNE.

Ne vous y fiez pas. Je la crois prévenue pour quelque autre.

M.DES MAZURES.

Tant mieux.

LA BARONNE.

Comment, tant mieux ?

M.DES MAZURES.

Sans doute. En triomphant de ſa flamme amoureuſe, Ma victoire en ſera d'autant plus glorieuſe.

LA BARONNE.

A ce qu'il me paroît, mon Couſin, vous avez aſſez bonne opinion de votre petite perſonne.

M.DES MAZURES.

Quand on eſt accoutumé à vaincre on ne craint point d'être battu.

LA BARONNE.

Ma fille n'eſt pas une Provinciale, je vous en avertis; & puiſqu'il faut vous dire tout, celui qu'elle

le aime eſt un jeune Courtiſan des plus accomplis, à ce qu'on m'aſſure.

M.DES MAZURES.

Et que m'importe? Croyez vous, qu'un Courtiſan puiſſe me ſurpaſſer en bonne mine, en eſprit, en graces, en talens, en vivacité, en tout ce qui peut toucher & charmer un cœur? Si Angélique étoit une bête, une innocente, peut-être que mes belles qualités ne la frapperoient pas, mais étant auſſi délicate, auſſi ſpirituelle, & auſſi ſavante que vous le dites, il eſt auſſi impoſſible qu'elle ne ſympathiſe pas avec moi, qu'il eſt impoſſible que l'aiman n'attire pas le fer.

LA BARONNE.

Suppoſons tout ce que vous croyez, il eſt certain cependant que vous avez un Rival dangereux; on croit qu'il eſt en ce pays-ci, & qu'il eſt homme à vous inſulter. Ainſi, tenez-vous ſur vos garder. Vous rêvez?

M.DES MAZURES.

Elle a beau ſe tenir en garde,
L'Amour, ce petit Dieu qui darde,
Saura ſi bien darder ſon cœur,
Que le mien tôt ou tard s'en rendra poſſeſſeur.

LA BARONNE.

Oh; vous m'impatientez: Vous rêvez & vous faites des vers, au-lieu de profiter de l'avis que je vous donne.

M.DES MAZURES.

Excuſez, ma chere Couſine, je pelote en attendant partie. J'ai une ſi haute idée de l'eſprit de Mademoiſelle votre fille, que je tends tous les reſſorts

ſorts du mien, pour ne pas demeurer court avec elle. Cette penſée m'occupe uniquement, & je ſerai incapable de vous écouter, juſqu'à ce que j'aie étalé tout mon mérite à ſes yeux.

LA BARONNE.

La voici fort à propos.

M. DES MAZURES.

Tout mon embarras eſt de ſavoir ſi j'attaquerai ſon cœur en vers ou en Proſe.

LA BARONNE.

En Proſe, & point de vers, ſi vous m'en croyez. (*à Angélique.*) Ma fille, comme Monſieur doit être ce ſoir votre mari, je vous laiſſe un moment avec lui. Faites bien les honneurs de votre eſprit, & ſongez que c'eſt déſormais l'unique perſonne à qui vous devez tâcher de plaire.

SCÉNE IV.

ANGÉLIQUE, M. DES MAZURES, *qui lui fait de profondes révérences qu'Angélique lui rend par des révérences ridicules.*

M. DES MAZURES, *à part.*

POur une fille qui vient de Paris, voilà des révérences bien gauches. Je crois qu'il faut nous aſſeoir, Mademoiſelle, car nous avons bien de jolies choſes à nous dire.

AN-

ANGÉLIQUE, *d'un ton niais*.

Tout ce qu'il vous plaira, Monſieur.

M. DES MAZURES, *à part*.

C'eſt la pudeur, apparemment, qui lui donne un air ſi déconcerté. Voulez-vous, Mademoiſelle, que nous parlions en Vers?

ANGÉLIQUE.

Non, Monſieur, s'il vous plaît.

M. DES MAZURES.

Eh bien, parlons donc en Proſe.

ANGÉLIQUE.

Encore moins, je n'aime point la Proſe.

M. DES MAZURES.

Oh, oh, cela eſt nouveau! Comment voulez-vous donc que nous parlions?

ANGÉLIQUE.

Je veux que nous parlions.... comme on parle.

M. DES MAZURES.

Mais quand on parle, c'eſt en Proſe ou en vers?

ANGÉLIQUE.

Tout de bon?

M. DES MAZURES.

Et aſſurément.

ANGÉLIQUE.

Ah! je ne ſavois pas cela.

M. DES MAZURES.

Allons, allons, vous badinez. Prenons le ton ſérieux. Je vais vous étaler les richeſſes de mon eſprit, prodiguez-moi le tréſors du vôtre. Je ſais que c'eſt le Pactole qui roule de l'or avec ſes flots.

AN-

ANGÉLIQUE.

Tout de bon? Mais vous me ſurprenez (*lui faiſant la révérence.*) Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un Pactole, Monſieur?

M. DES MAZURES, *à part.*

Pour une fille d'eſprit, voilà une queſtion bien ſotte! Quoi, vous ne connoiſſez pas le Pactole?

ANGÉLIQUE.

Je n'ai pas cet honneur-là.

M. DES MAZURES, *à part.*

Elle n'a pas cet honneur-là! Par ma foi, la réponſe eſt pitoyable. Ignorez-vous, Mademoiſelle, que le Pactole eſt un Fleuve?

ANGÉLIQUE.

C'eſt un Fleuve?

M. DES MAZURES.

Oui vraiment.

ANGÉLIQUE, *en riant.*

Ah! j'en ſuis bien aiſe.

M. DES MAZURES, *à part.*

Oh, parbleu, je m'y perds! Si on appelle cela de l'eſprit, ce n'eſt pas du plus fin, aſſurément. Mademoiſelle, vous me ſurprenez à mon tour. Je vous croyois une Virtuoſe..

ANGÉLIQUE.

Fi donc, Monſieur, pour qui me preniez-vous? Je ſuis une honnête fille, afin que vous le ſachiez.

M. DES MAZURES.

Mais on peut être honnête fille, & être une Virtuoſe.

AN-

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous ſoutiens que cela ne ſe peut pas. Moi, une Virtuoſe!

M. DES MAZURES.

Puiſque ce terme vous choque, Mademoiſelle, je vous dirai plus ſimplement que je vous croyois une Savante.

ANGÉLIQUE.

Oh, pour Savante, cela eſt vrai, cela eſt vrai.

M. DES MAZURES, *après l'avoir examinée.*

Hum! C'eſt de quoi je commence à douter. Voyons cependant. Vous ſavez ſans doute la Géographie? la Fable? la Philoſophie? la Chronologie? l'Hiſtoire?

ANGÉLIQUE.

L'Hiſtoire? oui, c'eſt mon fort.

M. DES MAZURES.

Oh ça, pour commencer par l'Hiſtoire, lequel aimez vous mieux d'Alexandre ou de Céſar; de Scipion ou d'Annibal,

ANGELIQUE.

Je ne connois point ces Meſſieurs là. Apparement qu'ils ne ſont pas venus ici, depuis que je ſuis de retour de Paris.

M. DES MAZURES.

Ah! nous voilà bien retombés. Je vois que vous n'êtes pas forte ſur l'Hiſtoire Romaine. Peut-être ſavez-vous mieux celle de France. Combien comptez-vous de Rois de France, depuis l'établiſſement de la Monarchie?

AN-

ANGÉLIQUE.

Combien ?

M. DES MAZURES.

Oui.

ANGÉLIQUE.

Mille ſept cent....

M. DES MAZURES.

Ah, bon Dieu ! mille ſept cent Rois !

ANGÉLIQUE.

Aſſurément.

M. DES MAZURES.

Et qui vous a appris cela ?

ANGÉLIQUE.

C'eſt ma Nourrice.

M. DES MAZURES.

Sa Nourrice lui a appris l'Hiſtoire de France ! Mademoiſelle, ceſſez de plaiſanter, je vous prie ; car, ou votre pere & votre mere m'ont trompé, ou certainement vous vous moquez de moi.

ANGÉLIQUE.

Moi, me moquer de M. des Mazures ! ah, j'ai trop de reſpect pour lui.

M. DES MAZURES.

Mais vous ſaviez, diſiez vous, l'Hiſtoire, la Géographie, la Chronologie, la Fable, la Philoſophie.

ANGÉLIQUE.

Hélas ! je le diſois pour vous faire plaiſir.

M. DES MAZURES.

Vous ne ſavez donc rien ?

ANGÉLIQUE.

Je ſais lire paſſablement, & j'apprends à écrire depuis deux mois.

M. DES MAZURES.

La peſte, vous êtes fort avancée! Mais on me diſoit que vous aviez infiniment d'eſprit.

ANGÉLIQUE.

Infiniment, cela eſt vrai. Je vous avoue, tout bonnement, que j'ai de l'eſprit comme un Ange.

M. DES MAZURES.

Et vous le dites vous-même?

ANGÉLIQUE.

Pourquoi non? eſt-ce un péché que d'avoir de l'eſprit?

M. DES MAZURES.

Ma foi, ſi c'en eſt un, je ne crois pas que vous deviez vous en accuſer.

ANGÉLIQUE.

Vous me prenez donc pour une bête?

M. DES MAZURES.

Cela me paroît ainſi, mais après ce qu'on m'a dit, je n'oſe encore le croire. De grace, ne me cachez plus votre mérite.

Beau Soleil, adorable Aurore,
Vous que j'aime, vous que j'adore,
Déployez cet eſprit que l'on m'a tant vanté,
Et j'enchaîne à vos pieds ma tendre liberté.

Allons, imitez moi; un petit inpromptu de votre façon.

ANGÉLIQUE.

Oh, très-volontiers. Je vois qu'il faut vous contenter.

M. DES

M. DES MAZURES.

Je sentois bien que vous me trompiez: Courage, belle Angélique, étalez enfin toutes vos merveilles.

ANGÉLIQUE, *feignant de rêver.*

Un petit moment, s'il vous plaît.

M. DES MAZURES.

Volontiers. Y êtes-vous?

ANGÉLIQUE.

Oui. Ecoutez.

M. DES MAZURES.

J'écoute de toutes mes oreilles.

ANGÉLIQUE, *d'un air simple.*

Monsieur, en vérité, vous avez bien de la bonté, Je suis votre servante, très-humble & très-obéissante.

M. DES MAZURES, *à part.*

La peste soit de l'imbécille! Ah, Madame la Baronne, vous m'en donnez à garder!

ANGÉLIQUE.

N'êtes-vous pas content?

M. DES MAZURES.

Charmé, je vous assure.

ANGÉLIQUE.

Vous me ravissez.

M. DES MAZURES.

Tout de bon? J'ai donc le talent de vous plaire?

ANGÉLIQUE, *faisant une révérence courte à chaque question.*

Oui, Monsieur.

M. DES MAZURES.

Oh, je n'en doute pas. M'aimez-vous, Mademoiselle?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monſieur.

M. DES MAZURES.

Et vous ſouhaitez que je vous épouſe?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monſieur.

M. DES MAZURES, *à part.*

Voilà une fille qui n'eſt point fardée. Mais on dit que j'ai un Rival?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monſieur?

M. DES MAZURES.

Que vous l'aimez de tout votre cœur?

ANGÉLIQUE.

Oui, Monſieur.

M. DES MAZURES, *à part.*

En voici bien d'une autre!.... Et que ſi je vous épouſe, je pourrai bien être....

ANGÉLIQUE, *faiſant une profonde révérence.*

Oui, Monſieur.

M. DES MAZURES, *à part.*

Au diable ſoit l'imbécille. Il n'y a plus moyen d'en douter. C'eſt une idiote. On vouloit m'attraper, mais à bon chat, bon rat. Mademoiſelle, je ſuis votre ſerviteur; ſi vous avez beſoin d'un mari, vous pouvez vous pourvoir ailleurs. Ne comptez plus ſur moi.

ANGÉLIQUE.

Vous ne voulez plus m'épouſer?

M. DES

M.DES MAZURES.

Noh, ſur ma foi.

ANGÉLIQUE.

Oh! vous m'épouſerez.

M. DES MAZURES.

Moi? moi? Je vous épouſerois?

ANGÉLIQUE, *d'un ton vif.*

Oui. Vous l'avez promis, & cela ſera.

M.DES MAZURES.

Voilà la preuve complette de ſa bêtiſe.

ANGÉLIQUE, *feignant de pleurer.*

Que je ſuis malheureuſe! vous me mépriſez; vous me déſeſpérez; mais vous ſerez mon mari, ou.... vous direz pourquoi!

M.DES MAZURES.

Oh, cela ne ſera pas difficile: Tubleu, quelle commere, avec ſon innocence!

ANGÉLIQUE.

Allez, vous devriez mourir de honte, de me faire un pareil affront. Je m'en vais m'en plaindre à mon cher Pere. Ah, ah, ah.

(*Elle feint de pleurer & de ſangloter.*)

M.DES MAZURES.

A votre cher Pere? Allez, vous êtes bien ſa fille, auſſi ſpirituelle que lui, tout au moins.

SCÉNE V.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MAZURES, ANGÉLIQUE.

LE BARON, *à M. des Mazures :*

EH bien ? N'êtes-vous pas charmé de l'eſprit d'Angélique ?

M. DES MAZURES.

Oh, oui, très-charmé. C'eſt un prodige. Vous me l'aviez bien dit.

LA BARONNE.

Que vois-je, Ma fille toute en pleurs !

M. DES MAZURES, *s'eſſuyant le front.*

Et moi tout en eau.

LE BARON.

Comment ? Qu'eſt-ce que cela veut dire ?

M. DES MAZURES.

Cela veut dire que je n'ai jamais été à pareille fête.

LA BARONNE.

De quelle fête parlez-vous ? Ma fille pleure & ſoupire.

M. DES MAZURES.

Je ſuis venu, j'ai vu, je me ſuis convaincu .... Cela me ſuffit.

LA BARONNE.

Et de quoi vous êtes-vous convaincu ?

M. DES

M.DES MAZURES.

Que vous me preniez pour un ſot. Mais je vous convaincrai, moi, que je ne le ſuis pas.

LA BARONNE.

Que veut-il dire, ma fille? Expliquez-nous cette énigme.

ANGÉLIQUE, *pleurant & ſanglotant.*

Hélas? je n'en ai pas la force. Tout ce que je puis vous répondre, c'eſt qu'il m'a dit cent impertinences, & qu'il ſoutient que je ſuis...que je ſuis... J'étouffe, je ſuffoque, & je me retire.

SCÈNE VI.

LE BARON, LA BARONNE. M.DES MAZURES.

LE BARON.

Dire des impertinences à ma fille! Vous êtes un mal-aviſé, M. des Mazures.

LA BARONNE.

Pour moi, je n'y comprends rien. Expliquez-vous. Quel défaut trouvez-vous en ma fille? Vous avez dû vous appercevoir d'abord, que ſes ſentimens ſont auſſi élevés que ſon eſprit.

M.DES MAZURES.

Vous avez raiſon, l'un vaut l'autre.

LA BARONNE.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie, mon Couſin?

M.DES MAZURES.

Eh fi, ma Couſine.

LA BARONNE.

Quoi?

M.DES MAZURES.

Fi, vous dis je, vous m'aviez vanté votre fille comme une perſonne admirable par ſes graces, par ſes talens, & par ſon eſprit.

LA BARONNE.

Sans doute:

M.DES MAZURES.

Et moi, — je vous la donne, ſoit dit ſans vous offenſer, pour la plus gauche, la plus ignorante, & la plus imbécille de toutes les créatures.

LA BARONNE.

Etes-vous devenu fou, mon Couſin, de parler ainſi d'une fille comme la nôtre?

LE BARON.

Corbleu, c'eſt votre portrait que vous faites, & non pas le ſien.

M.DES MAZURES.

Quoi, vous me ſoutiendrez qu'Angélique a de l'eſprit?

LE BARON.

Cent fois plus que vous, & ce n'eſt pas trop dire.

LA BARONNE.

Perſonne n'en eut jamais plus qu'elle.

M.DES MAZURES.

Oh! il faut que vous ou moi, nous radotions.

SCÉ-

SCÉNE VII.

LE BARON, LA BARONNE, M. DES MAZURES, LE COMTE, LA COMTESSE, LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE.

LE COMTE.

A Quoi vous amuſez-vous donc, vous autres? Eſt-ce que nous ne dînerons point?

M. DES MAZURES, *l'embraſſant.*

Ah, mon cher Comte. (*il chante.*) J'ai perdu l'appétit, ô douleur ſans pareille!

LE COMTE.

Parbleu, je l'ai donc trouvé, moi; car je meurs de faim.

LE PRESIDENT, *au Baron.*

Auriez-vous eu quelque altercation? Vous me paroiſſez tous trois un peu altérés.

LE COMTE.

Altérés! Ils le ſont bien, s'ils le ſont plus que moi.

LA PRESIDENTE.

Effectivement, je crois qu'il y a ici quelque diſpute.

LE COMTE.

Il ne faut diſputer qu'à qui boira le mieux.

LA COMTESSE.

Faites-nous confidence du fait, & nous vous ajuſterons.

M. DES

M. DES MAZURES.

Le voici. M. le Baron, & Madame ma Couſine me ſoutiennent que leur Fille eſt un prodige de ſcience & d'eſprit : & moi, je leur ſoutiens que c'eſt un prodige d'ignorance & de bêtiſe.

LA BARONNE.

En vérité, j'ai honte que mon Couſin, que j'avois vanté pour un homme d'eſprit, en témoigne ſi peu dans cette occaſion.

M. DES MAZURES.

Et moi, je ſuis honteux que ma Couſine, que je croyois judicieuſe & ſenſée, veuille s'aveugler juſqu'à ce point. Je me donne au diable ſi j'ai jamais rien vu de ſi ſtupide que ce prétendu miracle de perfection.

LE BARON.

Par la ventrebleu....

LA BARONNE, *au Baron*.

Point d'emportement, mon cœur. Il nous eſt facile de nous juſtifier. Ces Meſſieurs, & ces Dames ont du monde, & de l'eſprit ; je les prends pour juges de notre différend.

LE PRESIDENT.

Volontiers. J'appointe la Cauſe. Condamnons la Demoiſelle Angélique à comparoître devant la Cour, pour expoſer ſes qualités talens, perfections, & imperfections, & ſe voir jugée définitivement. Défenſe au pere, à la mere, & au futur Conjoint, d'aſſiſter à l'Audience en perſonne.

LE COMTE.

Ni par Avocats. On ſe paſſera bien d'eux.

LE

LE PRESIDENT.

Et ce, afin que la dite Cour puiſſe prononcer ſans partialité; telle eſt notre Sentence proviſoire. Meſſieurs & Meſdames, la confirmez-vous?

LE COMTE.

Oui. Mais à condition qu'avant que de juger; nous irons tous à la Buvette.

LE BARON.

C'eſt bien dit.

LE COMTE.

J'ajoute encore une clauſe; c'eſt que pendant tout le repas, il ne ſera queſtion de rien, & que les procédures ne commenceront qu'aprés dîner.

LE BARON.

On ne peut pas mieux conſeiller. Allons: Le dîner nous attend.

M. DES MAZURES, *à la Compagnie*:

Meſſieurs & Meſdames, un petit mot avant que de ſortir.

Mes chers amis, que ne puis-je aſſez boire,
Pour oublier ma déplorable hiſtoire;
Mais grace à mon malheur, mon ſort eſt ſi fatal
Que le divin jus de la treille,
Soit qu'il m'endorme ou qu'il m'éveille,
Ne ſauroit ſoulager mon mal.

LA COMTESSE.

Toûjours de l'eſprit, M. des Mazures.

M. DES MAZURES.

C'eſt mon défaut, je ne ſaurois m'en corriger.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÉRE.

ANGÉLIQUE, LEANDRE, LOLIVE.

LEANDRE.

NOn, je n'ai jamais rien entendu de ſi plaiſant que le récit de votre converſation avec M. des Mazures. Comment avez-vous pu ſi bien contrefaire l'innocente, ayant autant d'eſprit que vous en avez?

ANGÉLIQUE.

On a raiſon de dire que l'amour eſt un grand maître, & qu'il vient à bout de tout ce qu'il entreprend.

LEANDRE.

Il nous le prouve d'une façon bien nouvelle.

LOLIVE.

Avouez, Mademoiſelle, qu'il n'a pas fait ce miracle-là tout ſeul, & que la malice y a autant de part que l'amour.

ANGÉLIQUE.

J'en demeure d'accord. Ce m'eſt un plaiſir bien vif de faire mon poſſible pour me conſerver à ce que j'aime, mais ç'en eſt un pour moi bien piquant de berner un fat que je hais, & de lui jouer un

un tour qui le rendra ridicule à jamais.

LOLIVE, *à Leandre.*

Je ne me trompois pas, comme vous voyez. Je connois les femmes.

ANGÉLIQUE.

Il n'en eſt pas quitte, & je lui réſerve un autre plat de mon métier.

LEANDRE.

Et quel eſt-ce nouveau ragoût dont vous allez le régaler?

ANGÉLIQUE.

Je vais feindre en ſa préſence, & devant toute la compagnie, que le déſeſpoir où je ſuis d'être forcée de l'épouſer, me donne des vapeurs noires, & me fait devenir folle. Je dirai, je ferai tant d'extravagances, qu'il delirera bien moins d'être mon mari, que je n'ai envie d'être ſa femme; c'eſt le coup de grace que je lui prépare.

LEANDRE.

Rien n'eſt mieux imaginé, & vous avez tout l'eſprit qu'il faut pour bien jouer ce perſonnage.

LOLIVE.

De notre côté, nous lui préparons un petit compliment qu'il trouvera fort incivil.

ANGÉLIQUE.

Léandre m'a confié ce projet. Il eſt queſtion maintenant d'agir en conſéquence de ce qui s'eſt paſſé entre mon pere, ma mere, & M. des Mazures.

LEANDRE.

Que s'eſt il donc paſſé? Et comment n'étant point reſtée à table, avez-vous pu pénétrer....

AN-

ANGÉLIQUE.

J'ai ſu par Babet, que j'ai miſe aux écoutes, qu'on doit me juger, & qu'on a nommé pour Commiſſaires, M. le Comte, Mde. la Comteſſe, M. le Préſident & ſa chere épouſe.

LEANDRE.

Tout de bon?

ANGÉLIQUE.

Cela me fait naître une idée. Pour mieux brouiller M. des Mazures avec mon pere & ma mere, bien loin de faire l'imbécille en préſence de mes Juges, je vais prendre devant eux un ton ſi ſublime, que mon Phœbus leur fera croire que je ſuis le plus bel eſprit du monde. Ils ſoutiendront à M. des Mazures qu'il s'eſt trompé ſur mon ſujet; & comme Babet que j'ai inſtruite, doit l'avoir confirmé dans l'opinion que je ſuis une idiote, cela va former un embrouillement dont s'enſuivra la rupture.

LEANDRE.

Nos affaires prennent un bon tour.

ANGÉLIQUE.

Je vous en réponds. Mais j'entends un grand bruit. On ſe leve de table. Voici mes juges. Retirez-vous.

SCÉ-

SCÉNE II.

LE PRESIDENT, *il eſt aſſis entre elles deux*, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE.

(*Angélique entre d'un air grave, en faiſant de profondes & gracieuſes révérences au Préſident, a la Préſidente, & à la Comteſſe.*)

LE PRESIDENT, *à la Comteſſe.*

Oo, oh! Ce n'eſt point là l'abord d'une imbécille.

LA COMTESSE, *au Préſident.*

Ni d'une perſonne auſſi mauſſade qu'on nous l'a dépeinte.

LA PRESIDENTE.

Au contraire, elle a tout-à-fait bon air, écoutons ce qu'elle va dire.

ANGÉLIQUE.

On m'ordonne de comparoître devant mes Juges, & j'obéis avec ſoumiſſion. Vous êtes ici, Monſieur & Meſdames, pour porter un jugement ſur mon eſprit.

LE PRESIDENT.

Oui, nous nous y ſommes engagés.

ANGÉLIQUE.

L'entrepriſe eſt un peu hardie, M. le Préſident; vous

vous dont la profeſſion eſt de juger, ne ſentez vous pas qu'elle eſt bien ſcabreuſe, & qu'elle expoſe à d'étranges bévues ?

LE PRESIDENT, *à la Comteſſe.*

Voilà une queſtion qui m'embarraſſe, & me ſurprend.

ANGÉLIQUE.

Et vous, Meſdames, vous qui voulez auſſi juger des autres, parlez : pourriez-vous bien juger de vous-mêmes ?

LA PRESIDENTE, *à la Comteſſe.*

Quelle innocente, qu'en dites-vous, Madame?

LA COMTESSE.

Que jamais idiote ne fit une pareille apoſtrophe.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez juger de moi ! Mais pour juger ſainement, il faut une grande étendue de connoiſſances ; encore eſt il bien douteux qu'il y en ait de certaines.

LE PRESIDENT, *à la Comteſſe.*

Je tombe de mon haut.

LA COMTESSE.

Et moi, des nues.

ANGÉLIQUE.

Avant donc que vous entrepreniez de prononcer ſur mon ſujet, je demande préalablement que vous examiniez avec moi nos connoiſſances en général, les degrés de ces connoiſſances, leur étendue, leur réalité. Que nous convenions de ce que c'eſt que la vérité, & ſi la vérité ſe trouve effectivement. Après quoi nous traiterons des propoſitions univerſelles, des maximes, des propoſitions frivoles, & de

de la foibleſſe ou de la ſolidité de nos lumieres.

LE PRESIDENT.

Mademoiſelle, diſpenſez-vous de cette diſcuſſion. Tout ſe réduit à un point fort ſimple: Savoir, ſi vous avez de l'eſprit, ou ſi vous n'en avez pas.

ANGÉLIQUE.

Hé! comment le connoîtrez vous? Définiſſez-moi l'eſprit, premiérement; & ſi je ſuis contente de votre définition, je verrai ſi vous êtes capable de juger ſi j'ai de l'eſprit, ou ſi je n'en ai pas. Car il ne ſuffit pas de dire des mots, il faut leur attacher des idées, & convenir de celles qui leur ſont propres; mais c'eſt ce que la plupart des hommes négligent. De là procéde la témérité, la fauſſeté de leurs jugemens. Ils apprennent les mots, à la vérité, mais ignorans les vraies idées avec leſquelles ces mots ont leur liaiſon, ils forment des ſons vuides de ſens, & parlent comme des perroquets. Quoi! vous me regardez tous trois ſans rien dire? .... Qu'avez-vous à me répondre?

LE PRESIDENT.

Qu'il faut que M. des Mazures ait perdu l'eſprit, puiſqu'il oſe dire que vous êtes une bête.

LA COMTESSE.

Je le croyois un grand homme; mais me voilà bien déſabuſée.

LA PRESIDENTE.

Pour moi, je ſuis ſaiſie d'étonnement.

ANGÉLIQUE.

Peu de choſe vous étonne, a ce que je vois..... Mais ſi je vous diſois....

LE PRÉSIDENT.

Je prononce, ſans aller aux voix, que vous avez infiniment d'eſprit; & que vous êtes très ſavante.

LA PRÉSIDENTE.

Je prononce de même.

LA COMTESSE.

Et moi, je le ſoutiendrai contre toute la terre.

ANGÉLIQUE.

Vous m'accordez l'eſprit, vous m'accordez la ſcience? c'eſt me faire bien de l'honneur. Mais je ſerois bien plus flattée, ſi vous m'accordiez le jugement & la raiſon. Heureuſes & rares qualités!

LA PRÉSIDENTE.

Vous les avez auſſi: nous n'en doutons pas.

ANGÉLIQUE.

Dites que je les avois, mais que je les ai perdues.

LA COMTESSE.

Cela ne nous paroît point.

ANGÉLIQUE.

Vous ne vous en appercevrez peut-être que trop tôt. Si vous me voyiez dans mes noires vapeurs....

(*Elle ſe met à rêver.*)

LA COMTESSE.

Oh, oh! là voilà tombée dans une profonde rêverie! Pourroit-on ſavoir, Mademoiſelle, à quoi vous penſez ſi ſérieuſement?

ANGÉLIQUE, *feignant de ſortir de ſa rêverie.*

Ne pourrois je point, tandis que je ſuis ſeule, me fixer à l'un de ces deux différens ſyſtêmes de la Phyſique moderne?

LA

LA PRESIDENTE.

Tandis qu'elle eſt ſeule ?

LA COMTESSE.

Il y a du dérangement dans cet eſprit-là :

ANGÉLIQUE.

J'aime les tourbillons, mais j'ai peine à réſiſter à l'attraction. Deſcartes me ravit, & Newton m'entraîne.

LA COMTESSE.

Mademoiſelle, laiſſez ces matieres abſtraites, & ſongez que nous ſommes avec vous.

ANGÉLIQUE, *feignant de la ſurpriſe.*

Ah! c'eſt vous, Madame la Comteſſe : vous venez à propos pour me déterminer, & je ſuivrai votre avis. Le ſyſtême des tourbillons vous paroît-il préférable à celui de l'attraction ?

LA COMTESSE.

Oh ! Je ſuis furieuſement pour l'attraction. J'aime tout ce qui attire.

ANGÉLIQUE.

Je m'en étois doutée. Et Madame la Préſidente?

LA PRESIDENTE.

Pour moi, je me jette à corps perdu dans les tourbillons. (*au Préſident.*) Je ne ſais ce que je dis, mais il faut lui répondre.

LA COMTESSE.

Vous faites bien. Je me trompe fort ſi cette aimable perſonne n'extravague pas de tems en tems.

LA PRESIDENTE.

Je crois qu'à force d'étudier, elle s'eſt brouillée la cervelle.

ANGÉLIQUE, *après avoir rêvé.*

Non, je ne reviens point de ma ſurpriſe, & de mon indignation.

LE PRESIDENT, *à la Comteſſe.*

Voici quelque autre idée qui lui paſſe par la tête.

ANGÉLIQUE.

La bile me domine, j'entre en fureur.

LA PRESIDENTE.

Ah! bon Dieu, prenons garde à nous.

ANGÉLIQUE.

Oui, je deviens furieuſe, lorſque je penſe qu'un original comme des Mazures, oſe ſe flatter d'effacer de mon cœur le digne objet de mon eſtime, & de mon amour. Ecoutez tous le ſerment que je fais. Je jure par le Stix que, s'il ne ſe déſiſte pas de ſa prétention, il ne mourra jamais que de ma main.

LA COMTESSE.

Sa cervelle s'échauffe. Je crois qu'il eſt tems de nous retirer.

ANGÉLIQUE.

Me traiter d'idiote, d'imbécille, d'ignorante! Ah, ah, ah, ceia me fait rire.

(*Elle rit à gorge déployée.*)

LE PRESIDENT, *à la Preſidente.*

Voici une autre tranſition.

LA COMTESSE.

Je vois bien qu'elle a des accès de folie.

ANGÉLIQUE.

Il dit que je ſuis gauche. Prenez garde à ces révérences. (*Elle fait des révérences de très bonne grace.*) Que je marche mal. Voyez de quel air j'entre

j'entre dans une chambre; avec quelle grace je me préſente. Faut-il danſer? voici comme je m'y prends. (*Elle chante & danſe ſeule.*) Allons, M. le Préſident, un petit menuet avec moi.

LA PRESIDENT.

Excuſez-moi, Mademoiſelle, je ne danſe jamais.

ANGELIQUE.

Vous ne danſez jamais! Oh parbleu, nous danſerons enſemble.

LA PRESIDENTE, *au Préſident.*

Danſez bien ou mal, il ne faut pas l'irriter.

ANGELIQUE *chante, & de tems en tems s'interrompt pour parler au Préſident.*

Allons, gai, M. le Préſident; tenez-vous droit, M. le Préſident. Tournez donc. En cadence, M. le Préſident, en cadence. Ah! que la juſtice a mauvaiſe grace!

SCÉNE III.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MAZURES.

LA BARONNE.

QUe vois-je? M. le Préſident qui danſe avec ma fille!

LE PRESIDENT

Au moins, c'eſt elle qui l'a voulu.

LA BARONNE.

Etes-vous folle, ma fille, de faire danſer un grave Magiſtrat? Que veut dire ceci?

LA PRESIDENTE.

Ne la tourmentez point, Madame.

LA BARONNE.

Comment, que je ne la tourmente point?

LA COMTESSE.

Non vraiment. Ne voyez vous pas qu'elle eſt dans ſes vapeurs?

M. DES MAZURES.

Mademoiſelle a des vapeurs! Voilà une nouvelle perfection dont je ne m'étois pas apperçu.

LA BARONNE.

Finiſſons ce badinage, je vous prie, & venons au fait. Avez vous entretenu ma fille, & la trouvez-vous une idiote?

LE PRESIDENT.

Je prononce qu'elle a tout l'eſprit qu'on peut avoir.

LA PRESIDENTE.

C'eſt un prodige de ſcience.

LA COMTESSE.

Sa ſcience & ſon eſprit ſont ornés de toutes les graces qu'on admire dans les perſonnes les plus charmantes. Paris & la Cour ne peuvent rien offrir de plus parfait.

M. DES MAZURES.

Oh! vous me feriez devenir fou. Je ſais bien ce que j'ai vu, je ſais bien ce que j'ai entendu, je ne rêvois point, & je ne rêve point encore.

LA BARONNE.

Voilà une opiniâtreté que je ne puis plus ſoutenir. Allez, Monſieur, vous ne méritez pas l'eſtime que j'avois pour vous, & je commence à me repentir.

M. DES MAZURES.

Oui, oui, fâchez vous, fâchez vous. Je ne ſuis point dupe, je vous en avertis; vous avez beau vous entendre tous tant que vous êtes, on ne m'en donne point à garder.

LA BARONNE.

Oh! c'eſt pouſſer ma patience à bout. Approchez, Angélique; il n'eſt plus queſtion de garder le ſilence, voyons ſi vous êtes une bête.

ANGÉLIQUE.

Hélas! je ne ſais plus ce que je ſuis.

LA BARONNE.

Comment donc? Parlez, parlez, faut-il tant preſſer une fille de parler?

ANGÉLIQUE.

Que vous dirai je? Tout ce que je puis vous dire, c'eſt que je ſuis au déſeſpoir.

LA BARONNE.

Au déſeſpoir! Et pourquoi?

ANGÉLIQUE.

Je ſuis dans une triſteſſe, dans une mélancolie qui m'arrache des larmes.

(*Elle pleure.*)

LA BARONNE.

Eh, mon Dieu, qu'a-t-elle donc?

LE PRESIDENT.

Elle rentre dans ſes vapeurs.

LA BARONNE.

Vous vous moquez de moi, avec vos vapeurs.

ANGÉLIQUE.

Oui, quand je vois ce Monſieur des Mazures, je le trouve ſi plaiſant, ſi original, ſi comique, que je ne puis m'empêcher de rire, ah, ah, ah.

(Elle rit démeſurément.)

LA BARONNE.

O Ciel! Eſt-ce que l'amour lui auroit tourné l'eſprit?

ANGÉLIQUE, *prenant M. des Mazures par la main.*

Ne vous déſeſpérez pas, mon cher Léandre.

M. DES MAZURES.

Moi, Léandre!

ANGÉLIQUE.

Ne vous déſeſpérez pas, vous dis-je. Il leve les yeux au Ciel! La rage eſt peinte ſur ſon viſage! Que va-t-il faire? Il tire ſon épée. Il veut ſe percer le cœur! Ah, cruel! Ah, barbare! Perce donc le mien, avant que de te priver du jour. Oui, je veux expirer ſous tes coups. (*Monſieur des Mazures fuit d'un autre côté, & elle court après lui.*) Mais l'ingrat me fuit, il m'échappe pour exécuter ſon deſſein tragique. Non, non, je ne t'en donnerai par le loiſir, je te ſuivrai par-tout. J'arrêterai ton bras, ou ton bras nous aſſaſſinera l'un & l'autre. Veux tu que je vive après toi, pour me livrer à des Mazures? Non, donne-moi cette épée dont tu veux te ſervir, pour me priver (*Elle arrache l'épée de M. des Mazures.*) de ce que j'aime. J'en veux faire un meilleur uſage, & je vais percer le

cœur

cœur de ton Rival. (*Elle court après le Préſident qui fuit devant elle.*)

LE PRESIDENT.

Arrêtez, Mademoiſelle, vous me prenez pour un autre; je ne ſuis point le rival de Léandre; je ſuis un grave Magiſtrat, un Préſident de l'Election.

(*Angélique le laiſſe, & va ſe jetter dans le fauteuil, toute hors d'haleine.*)

LA PRESIDENTE.

Ah! mon cher époux; êtes-vous mort?

LE PRESIDENT.

Je crois que non, ma chere épouſe. Mais je n'en vaux gueres mieux.

M. DES MAZURES.

Parbleu, j'allois faire un beau mariage! Epouſer une bête enragée. Je vous baiſe les mains, Madame la Baronne.

LA BARONNE.

Hélas! mon couſin, attendez un moment, que nous voyions ce que ceci deviendra.

M. DES MAZURES.

Je ſuis votre valet. Si elle m'alloit reconnoître.

LA BARONNE.

Eh bien, tâchez de lui ôter votre épée.

M. DES MAZURES.

Dieu m'en préſerve. Je lui en fais préſent du meilleur de mon cœur.

LA BARONNE.

Ma fille, ma chere Angélique, rappellez vos ſens, reconnoiſſez-moi.

ANGÉLIQUE, *jette l'épée que M. des Mazures prend au plus vîte & elle feint de revenir à elle-même.*

Ah, mon cher pere, mon cher pere!

LA BARONNE.

Hélas! elle me prend pour Monſieur le Baron.

ANGÉLIQUE *ſe jettant aux genoux de ſa mere.*

En quel état me réduiſez-vous! Ayez pitié de ma foibleſſe. Je ne vous l'ai point cachée. Mes larmes & mes ſoupirs vous en avoient inſtruit, avant que ma bouche vous l'eut confirmée; mais vous m'avez abandonnée à l'autorité d'une mere inflexible qui veut que ſa volonté régle les mouvemens de mon cœur; & qui m'arrache au plus aimable de tous les hommes, pour me ſacrifier à l'objet de mon averſion. (*elle ſe leve.*) Je ne puis vous toucher, vous voulez tous deux ma mort; il faut vous ſatisfaire.

LA BARONNE, *l'arrêtant.*

Ah, quel égarement! ma chere fille, ouvre les yeux, reconnois ta Mere. L'état où je te vois ranime toute la tendreſſe que j'ai eue pour toi. Malheureuſe que je ſuis! c'eſt moi qui ai cauſé ſon extravagance.

M. DES MAZURES.

Dites-moi, Madame, ces accès-là lui prennent-ils ſouvent?

LE PRESIDENT.

Nous nous étions apperçus de ſa maladie.

LA BARONNE.

Pour moi, je vous jure que voilà la premiere fois

fois que je l'ai vue en cet état. Apparemment que c'eſt l'averſion dont elle s'eſt priſe pour mon couſin, qui lui a tourné la cervelle.

SCÉNE IV.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MAZURES, LOLIVE.

LOLIVE.

NE pourrez-vous point me dire par aventure, où je pourrai trouver l'original que je cherche?

M. DES MAZURES.

Et qui eſt cet original, mon ami?

LOLIVE.

Pargué, c'eſt vous-même.

M. DES MAZURES.

Inſolent, ſans le reſpect que j'ai pour la Compagnie, je t'apprendrois à parler; je t'en dois auſſi bien qu'à ton camarade.

LOLIVE.

Et morgué, ne vous fâchez pas, je vous apporte un petit billet doux qui vous divartira peut-être

M. DES MAZURES.

Un billet doux, & de qui eſt-il?

LOLIVE.

D'un biau Monſieur tout galonné que je ne connois point; j'ai pris bravement deux louis d'or qu'il a bou-

a boutés dans ma main, & vlà ſon billet que je boute dans la vôtre gratis.

LA BARONNE.

Je ſoupçonne d'où il vient. Liſez haut, je vous prie.

M. DES MAZURES, *lit en tremblant.*

Avant que vous épouſiez Angélique, je ſuis curieux de ſavoir ſi vous la méritez mieux que moi. Je vous attends dans le petit bois pour décider cette affaire. Venez m'y trouver au plus vîte, ſi non j'irai vous chercher, fuſſiez vous au fond des enfers.

LEANDRE.

LA COMTESSE.

Voilà une affaire ſérieuſe, & je me perſuade que vous vous en tirérez galamment.

M. DES MAZURES.

Très-galamment, je vous jure. Mon ami, va-t-en dire à celui qui t'a chargé de ce billet, que nous ne nous battrons point pour ſavoir à qui Angélique demeurera, & que je la lui céde de tout mon cœur. (*Lolive ſort.*) Moi, m'aller battre pour une folle! Je n'ai point de gorge à couper pour elle.

LA BARONNE.

Si bien donc, Monſieur, que vous rompez les engagemens que nous avions enſemble?

M. DES MAZURES.

Très-ſolemnellement. Ce Monſieur, & ces Dames ſeront témoins, que je vous rends votre parole. Rendez-moi la mienne.

LA BARONNE.

Volontiers, je vous jure, & je voudrois ne l'avoir jamais reçue.

AN-

ANGÉLIQUE, *ſe levant bruſquement, ce qui effraie M. des Mazures & le Préſident.*

Parlez vous ſerieuſement, Madame?

LA BARONNE.

Ah, elle me reconnoît! Oui, ma chere fille, du plus profond de mon cœur.

ANGÉLIQUE.

Me promettez-vous auſſi devant la Compagnie, de ne plus vous oppoſer à mon mariage avec Léandre?

LA BARONNE.

Que le Ciel me puniſſe, ſi j'y apporte le moindre obſtacle.

ANGÉLIQUE.

J'embraſſe vos genoux pour vous remercier de cette grace, & pour vous demander mille pardons des alarmes que je vous ai cauſées. Graces au Ciel, je ne ſuis ni bête, ni folle.

LE PRESIDENT.

Oh, oh, voici bien un autre incident!

ANGÉLIQUE.

Mais, j'ai affecté de le paroître pour dégoûter de moi M. des Mazures. Pardonnez à l'amour l'artifice qu'il m'a ſuggéré, & dont je me ſuis ſervie avec tant de ſuccès.

M. DES MAZURES.

Ce n'eſt plus une bête qui parle.

LA PRÉSIDENTE.

Ni une folle non plus, ſur ma parole.

M. DES MAZURES.

Je crois, Dieu me le pardonne, qu'elle a de l'eſprit par accès.

LA

LA BARONNE.

Quoi, ma fille ! eſt-il bien poſſible que vous ayez pu vous contrefaire à ce point ?

ANGÉLIQUE.

Je n'en rougis que par rapport à vous. Trop heureuſe ſi ma ſoumiſſion vous touche, & vous engage à combler mes vœux.

LA BARONNE.

Je vous confirme la parole que je vous ai donnée de ne me plus oppoſer à vos inclinations. Vous voyez à préſent, Monſieur, ſi ma fille eſt une ſotte.

M. DES MAZURES.

J'enrage de l'avoir cru. C'eſt moi qui ſuis le ſot préſentement.

LA BARONNE.

Où eſt Léandre?

ANGÉLIQUE.

Je crois qu'il eſt allé ſe jetter aux genoux de mon pere.

SCÉNE V.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LA BARONNE, M. DES MAZURES, LE BARON, & LE COMTE *ivres*.

LE COMTE.

JE ſuis très-content de ce garçon-là, & je veux qu'il ſoit ton gendre.

LE

LE BARON.

Oui, corbleu, il le ſera, puiſque je lui ai donné ma parole.

LE COMTE.

C'eſt le fils d'un de mes meilleurs amis, & je te le recommande.

LE BARON.

C'eſt une affaire faite: M. des Mazures, vôtre ſerviteur. Je ſuis bien aiſe de vous voir. Quand vous en retournez-vous?

M. DES MAZURES.

Tout au plutôt, je vous jure, car je pars.

LE COMTE.

Et vous faites bien.

SCÉNE DERNIERE.

LE PRESIDENT, LA PRESIDENTE, LE COMTE, LA COMTESSE, ANGÉLIQUE, LE BARON, LA BARONNE, LEANDRE, *en habit Cavalier*, LOLIVE, *en habit de Valet de Chambre*, BABET.

LE BARON.

APprochez, mon gendre, approchez.

LA BARONNE.

Que vois-je? ſi je ne me trompe, c'eſt Nicolas en habit Cavalier.

LO-

OLIVE.

Et voilà Maître Pierre en habit de valet de chambre, fort à vôtre ſervice.

LEANDRE.

Vous voyez, Madame, que l'amour cauſe ici bien des métamorphoſes.

LA BARONNE.

Je ne m'étonne plus, Monſieur Nicolas, ſi vous étiez ſi prévenu contre mon couſin.

LEANDRE.

Daignez excuſer mon déguiſement, Madame, & confirmer la ceſſion que me fait M. des Mazures.

LA BARONNE.

Je l'ai confirmée avec ſerment; ainſi je ne puis plus m'en dédire, quand même je le voudrois. Soyez mon gendre, puiſqu'il faut que j'en paſſe par-là.

LE BARON.

Eh bien, ma fille, vous voyez que je ſuis le Maître, & je vous ordonne d'accepter Léandre pour votre mari, ſous peine de ma malédiction.

ANGÉLIQUE.

Je vous proteſte, mon pere, que je ſuis trop ſcrupuleuſe, pour m'expoſer à ce malheur. J'obeirai quand il vous plaira.

F I N.

N.° d' invent. ~~689~~
34133